

nous?... Enfin qui peut répondre que cette gamine, si elle reste trop longtemps ici, ne finira pas par mourir de chagrin, ce qui compliquerait encore les choses...

—Tu vois tout en noir!...

—Et alors, je n'ai pas besoin de te dire que l'on nous arrête comme complices... qu'une instruction est ouverte contre nous et que, de fil en aiguille, on arrive à en apprendre si long que ce n'est plus seulement pour la gamine que nous payons, mais encore pour les autres... pour tous les autres!...

—Pour tous les autres! fit la vieille Micheline, toute pâle.

—Oui, pour tous les autres... pour tout le reste... pour tout ce que tu sais! répondit Korrigan, la voix rauque.

—Et qui nous accuserait! dit vivement la vieille femme, la voix sourde aussi. Ce n'est pas elle n'est-ce pas?

Et elle montrait, avec un petit rire sinistre, la mer que l'on entre-voyait tout au fond, à travers une fenêtre garnie aussi d'énormes barreaux de fer.

—Ce n'est pas elle qui raconterait ce qu'elle a vu et ce qu'elle sait?...

—Et ce ne sont pas les autres, ceux qu'elle a emportés et qu'elle ne rendra plus qui ressusciteraient pour nous perdre?...

—C'est vrai!

—Et réfléchis donc aussi que M. le baron, qui n'est pas plus bête que nous, n'aurait pas prêté son château pour enfermer cette petite s'il n'avait pas été convaincu qu'il n'y avait aucun danger à courir...

—Et puis il a le bras long!

—Comme tu dis. Il a le bras assez long pour que, si par hasard, la justice mettait son nez dans cette affaire, il n'ait pas beaucoup de peine à s'en tirer et à nous en sortir.

—Maintenant, ajouta la vieille Micheline avec un sourire ironique, si tu préfères quitter le château...

Mais Korrigan venait de se lever d'un bond.

—Quitter le château! s'écria-t-il en pâlisant.

—Tu serais peut-être plus tranquille! fit-elle, toujours avec le même sourire.

—Es-tu folle!... Quitter le château!... Renoncer à ces bonnes aubaines que nous lui devons! hurla-t-il en montrant à son tour la mer qui, déjà, sous l'orage qui commençait à s'élever, mugissait avec plus de force. Quitter ce château où je fais ma fortune! ce château où j'amasse un trésor!...

—Oui, un trésor!... Veux-tu le voir? dit-elle, devenue pâle aussi.

—Oui, montre-le!... Oui, la vue de cet or me réchauffe et me réjouit le cœur! répondit-il.

Et, d'un bond, la vieille Micheline s'élançait vers un coin de la chambre, soulevait une trappe, disparaissait, puis revenait au bout d'une minute, apportant ou plutôt traînant un coffre énorme...

Pendant ce temps, d'un bond aussi, Korrigan s'était élancé vers la porte et l'avait fermée à double tour, comme s'il avait eu peur que, par impossible, quelqu'un pût entrer et les surprendre.

La vieille Micheline, dont les mains tremblaient, venait d'ouvrir très vivement le coffre, et tous deux, les regards luisants, la face livide, les lèvres frémissantes, s'éblouissaient de l'or dont il était plein.

Car, en effet, ce coffre contenait une véritable fortune, un véritable trésor.

Des milliers et des milliers de pièces d'or appartenant à toutes les nations s'y entassaient avec des bijoux de toutes sortes dont quelques-uns, de vraies merveilles, étaient de la plus grande valeur.

Et l'homme et la femme, de plus en plus éblouis, de plus en plus saisis, se regardaient avec des yeux pleins de convoitise, tout le corps secoué parfois de petits frissons, et parfois aussi ne pouvant s'empêcher de rire d'un petit rire sauvage, d'un petit rire plein de cupidité.

Korrigan se baissa, plongea son bras dans le coffre et fit ruisseler entre ses doigts les pièces d'or.

Et il continua de rire d'un rire idiot, tandis que la vieille Micheline, que la vue du trésor semblait fasciner, bredouillait, en riant aussi, des mots que l'émotion lui empêchait d'achever.

—Oh! oui, il y en a là de l'or!... de l'or que l'on ne viendra plus me réclamer!... de l'or qui est bien à moi! s'écria Korrigan en se relevant. Il y en aura d'autre... oui, d'autre encore... d'autre peut-être aujourd'hui... peut-être tout à l'heure!...

Puis avec un visage et un accent qui auraient fait frissonner:

—Car, regarde, femme, regarde! ajouta-t-il en montrant dans un geste brusque le ciel qui, depuis un moment, de plus en plus s'assombri-sait, de plus en plus devenait très noir. Oui, regarde et écoute!...

—Le vent souffle! fit-elle en tressaillant. Un grain se prépare!...

—Un grain?... une tempête!... Une tempête comme je les aime et comme il me les faut! cria-t-il. Ecoute!... écoute!... Les flots hurlent!... Le tonnerre entre en branle!... C'est une tempête... une épouvantable tempête, te dis-je!... Oh! notre fortune va peut-être grossir encore!...

Et tout rayonnant d'une joie horrible, il continuait d'écouter, les

yeux tournés du côté de la mer. La vieille avait remporté le coffre et, immobile au milieu de la chambre, elle écoutait aussi.

La mer de plus en plus hurlait, déchainée et furieuse. A chaque seconde un éclair incendiait l'horizon et le tonnerre ébranlait le château. La pluie battait les vitres et le vent soufflait avec une telle force, une telle violence que l'on entendait parfois des pierres énormes tomber, se détacher des vieilles tours.

Mais, soudain, les deux misérables tressaillèrent.

Dominant le bruit de la tempête, des cris perçants leur arrivaient, puis, entre deux coups de tonnerre, un cri plus terrible et plus effrayant encore retentit.

—C'est sur la terrasse! dit vivement Korrigan.

—C'est elle! répondit Micheline les dents serrées.

—Oui, ta folle!

—Oh! je vais bien la faire taire!

Et toute pâle, toute blanche de colère, la vieille geôlière se précipita au dehors.

Korrigan, dont le hideux visage semblait de plus en plus rayonner, de plus en plus resplendir à mesure que la tempête éclatait avec plus de fracas, venait de courir vers la fenêtre ouverte.

Comme elle était percée très haut, on ne pouvait y atteindre qu'en montant sur un escabeau, mais il ne s'en donna pas le temps.

D'un bond, il atteignit les barreaux, s'y cramponna, s'arc-bouta des genoux contre le mur, puis, malgré les paquets d'écume qui parfois jaillissaient jusqu'à lui et venaient l'inonder, malgré les éclairs qui l'aveuglaient, il regarda ou plutôt il épia la mer.

La mer lui semblait déserte, mais comment, au milieu d'une pareille tourmente, aurait-il pu en être sûr? Alors il ne se contentait plus de regarder, de profiter d'un éclair pour plonger son regard aussi loin que sa vue pouvait s'étendre, mais retenant son souffle, haletant et anxieux, il prêtait l'oreille...

Et, parfois, il tressaillait.

N'avait-il rien entendu?

N'y avait-il pas, au large, le bruit d'un canon d'alarme?

L'orage ne venait-il pas de lui apporter des cris éperdus, des cris de désespoir et de détresse?

Et il se hissait davantage encore pour mieux voir, pour mieux entendre.

Mais rien...

Il s'était trompé...

Grâce à Dieu, la tempête ne ferait pas de victimes sur ce rivage!

Alors, subitement, toute la joie que Korrigan avait dans les yeux s'éteignait, tandis que son visage maintenant se crispait, se contractait horriblement.

—Rien!... rien!... murmura-t-il entre ses dents. Pas un vaisseau, pas une barque dans ces parages!... Journée perdue!...

Par un nouvel effort, il venait d'atteindre jusqu'au rebord de la fenêtre, de s'y asseoir, et son regard, toujours fixé sur la mer, guettait encore un malheur, un naufrage, une de ces horribles curées dont il s'enrichissait!

Car cet homme était un écumeur de mer, un rôdeur des flots, un maraudeur de l'Océan...

Maraudeur sinistre chargé de crimes effrayants, de forfaits épouvantables!

Chaque fois qu'une tempête éclatait, le misérable venait là, guetter à cette fenêtre, on bien courait se blottir dans quelque trou de rocher, au bord du rivage.

Environné de récifs qui s'avançaient très loin, Morgoff était un des endroits les plus dangereux de la côte. Aussi les catastrophes n'y étaient-elles pas rares, surtout par les gros temps, en hiver, où la mer était pleine de brouillards.

Alors dès qu'un pauvre vaisseau s'était brisé contre les rochers, dès qu'on signalait un naufrage, Korrigan accourait où, pour mieux dire, bondissait comme une bête fauve bondit sur sa proie.

Au risque d'y rester lui-même, il sautait dans une barque et volait au secours de ceux que la mer allait engloutir.

C'était le sauveur!... Tous les bras se tendaient vers lui!... mais aucun de ceux qu'il avait recueillis dans sa barque n'avait reparu sur le rivage!

S'il s'était trompé, c'est-à-dire si celui pour lequel il s'était *dévoûé* était un pauvre diable, il avait vite fait de réparer son erreur en le rejetant à la mer.

Si, au contraire, il avait eu la chance de venir au secours de quelque naufragé dont il jugeait que les poches devaient être bien garnies, les choses se passaient exactement de même, mais avec cette différence qu'avant de se débarrasser de celui ou de celle qu'il venait de sauver, il l'assommait d'abord d'un terrible coup d'aviron sur la tête, puis, sans se presser et tout à son aise, le fouillait et le dépouillait...

De là toutes ces pièces d'or, tous ces bijoux qui remplissaient l'énorme coffre qu'il cachait sous le plancher de sa chambre.

Mais il faut bien dire aussi que si ce métier de bandit était assez lucratif, il n'était pas toujours sans danger.

Plus d'une fois, et bien qu'il connût admirablement tous les pas-